

L'autre côté du miroir : trouble dans le réel
ou fictions de l'Histoire dans
La Propagandiste de Cécile Desprairies

Mihaela Gabriela STĂNICĂ¹

Le roman de Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, paru aux éditions du Seuil en 2023 et figurant sur la sélection de l'Académie pour le prix Goncourt, est une invitation à découvrir la France de la collaboration et la manière dont la microhistoire et la macrohistoire s'enchevêtrent pour décortiquer les mécanismes qui ont rendu possible la propagation et l'infiltration du mal dans toutes les couches sociales. Le lecteur y découvre l'innommable, l'indicible, ce mal que les discours scientifiques et littéraires exorcisent à travers un acte de dénonciation et qui est à explorer dans les confins du silence ou dans les stratégies employées pour l'appivoiser au niveau discursif. Il s'agit de ce mal historique qui n'a pas été un produit impersonnel des rouages du pouvoir, mais le résultat des actions individuelles des membres de la société, ceux qui n'ont pas nécessairement fait partie de premiers cercles du pouvoir, mais qu'on a pu retrouver à la périphérie, en permettant la propagation de ce mal (le terme utilisé par les chercheurs étant celui de « bourreau ordinaire »²).

La démarche de Cécile Desprairies, la romancière doublée de l'historienne du collaborationnisme, s'inscrit dans le sillage des textes qui proposent un plongeon de l'autre côté du miroir³. Si la

¹ Université de Bucarest, Roumanie.

² Guy Laval, *Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire*, Paris, P.U.F., 2002.

³ Voir Lidia Cotea, Mihaela Stănică, Fabiana Florescu, « La littérature mise en échec(s). La Liste Goncourt – le Choix de l'Université de Bucarest

plupart des textes fictionnels et scientifiques sont consacrés au discours de la victime, cette fois-ci, nous nous retrouvons devant un roman qui se propose de cartographier l'univers mental du bourreau. C'est le silence qui entoure le collaborationnisme français qui est disséqué par Cécile Desprairies, qui assume également la tâche difficile de réaliser l'autopsie à vif de sa propre famille, collaborationniste pendant l'Occupation. Après la mort des acteurs principaux. Si l'on peut bien se demander comment le faire, à partir de quelle position, en utilisant quel ton pour ne pas risquer de justifier l'injustifiable, la réponse est à retrouver toujours auprès de Cécile Desprairies : « Ni dans l'emphase ni dans l'ellipse, ni dans l'excès, mais, en même temps, pas trop elliptique [...], ni haïr, ni détester, ni mépriser, mais comprendre [...], pas question de pardon, juste comprendre »⁴, tout cela, en prenant « la distance de cet enfant de six ans qui était autorisé à écouter, mais pas à intervenir »⁵. La position du témoin est la seule qui rend possible le réassemblage des fils discursifs constituant le profil du collaborationniste, tout en se tenant à l'écart des dangers de ce que Hannah Arendt avait décrit comme « la banalité du mal »⁶.

En effet, ce qui est reconstitué dans le roman de Cécile Desprairies, c'est la perspective de la propagandiste, celle qui assume la tâche de traduire l'idéologie nazie tout en assurant sa légitimité épistémique, et surtout son effort de négociation permanente avec la réalité pour que le monde puisse continuer d'exister sans perdre sa cohérence et son intelligibilité. Si la littérature de l'extrême contemporain propose le plus souvent aux lecteurs des descentes dans le labyrinthe des traumas de ceux meurtris par l'Histoire et dont

2023 », *RCSDLLF*, 12/2023, éd. Lidia Cotea, Marina-Oltea Păunescu, Bucarest, Editura Universității din București-Bucharest University Press, 2023, p. 95-104.

⁴ « Conférence *La Propagandiste*. Rencontre avec Cécile Desprairies », Mémorial de Caen, le 28 septembre 2023, <https://www.youtube.com/watch?v=jBgEupxqeXc&t=439s>.

⁵ « Cécile Desprairies présente son ouvrage *La Propagandiste* aux éditions du Seuil. Rentrée littéraire automne 2023 », Librairie Mollat, mise en ligne le 17 septembre 2023, <https://www.youtube.com/watch?v=EeXaOUIJd-Y>.

⁶ Hannah Arendt, *Eichmann in Jerusalem: A report on the banality of evil*, New York, Viking Press, 1963.

les blessures ne semblent s'apaiser que grâce à cet exercice de dénonciation-exorcisme, le roman de Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, semble permettre au lecteur de se situer de l'autre côté du miroir. Et de découvrir ceux qui ont fait le mal sans le nommer, ceux qui se cachent derrière le non-dit ou qui produisent des discours seconds pour que la réalité qu'ils ont créée puisse préserver son vernis de cohérence.

Dans ce « roman familial »⁷ (tel qu'il est défini par l'auteure), où la fiction et la biographie s'entremêlent, le lecteur découvre le parcours de Lucie, la mère de la narratrice, collaborationniste des nazis dans le Paris des années 40, adepte fanatique de l'idéologie nazie sans que cela l'empêche de changer de camp après la Libération, protéiforme, multipliant les masques et les fictions représentant autant de réalités possibles. Tout ce parcours offre au lecteur la possibilité de découvrir les paradoxales stratégies de résilience à rebours mises en place par ceux qui ont participé à l'Histoire mortifère. La tâche assumée par la narratrice se manifeste dans l'urgence de l'écriture – il s'agit d'un véritable impératif d'écrire, écrire et exposer le rôle joué par sa famille et surtout par sa mère dans le passé collaborationniste de la France. Cette dénonciation est conditionnée par le besoin de comprendre les règles de ce jeu permanent entre la fiction et l'histoire déployé par sa mère, d'enlever les couches d'un passé fictionnalisé pour pouvoir finalement parler de soi-même. C'est la narratrice, la fille de Lucie, qui découvrira un jour une carte d'identité datée de 1943, ayant appartenu à sa mère portant un autre nom, un nom allemand. Ce geste va déclencher tout un processus de reconstruction identitaire transformé en véritable enquête par la narratrice, devenue historienne.

Guidé par la voix de la narratrice, la fille de Lucie, le lecteur pénètre dans l'intimité du gynécée, le clan maternel réuni dans le salon familial pour assister à des réunions où les mots à double sens, les termes voilés, les périphrases, la métonymie, l'ellipse, le non-dit et le silence se mêlent aux potins quotidiens, en opérant une sorte de codage de la réalité historique. C'est à l'enfant qui assiste aux

⁷ Conférence « *La Propagandiste* ». Rencontre avec Cécile Desprairies, Mémorial de Caen, le 28 septembre 2023, <https://www.youtube.com/watch?v=jBgEupxqeXc&t=439s>.

réunions familiales tout en enregistrant les mots dont elle ne réussit pas à saisir le sens, de constater qu'il s'agit de l'invention d'une langue nouvelle, une langue de l'intimité et de la complicité, propre à camoufler et à exposer simultanément la place qu'ils avaient occupée dans les coulisses de l'Histoire :

Ces femmes parlaient leur langage. Elles s'exprimaient parfois d'un mot ou d'un segment de phrase qui leur était manifestement intelligible, mais me donnaient l'impression de me dissimuler des choses. Il y avait d'autres explications que je n'arrivais pas à saisir ni à comprendre. Visiblement, des souvenirs en commun les liaient, au point de se les remémorer chaque jour à demi-mot dans leur comité restreint. Elles étaient en ligne directe avec leur passé⁸.

Le témoin muet qu'est l'enfant archivera ces mots dépourvus d'intelligibilité qui semblent fonctionner comme autant de distorsions du réel afin de pouvoir reconstituer, une fois devenu adulte, le passé collaborationniste de sa famille. En fait, cette position de l'enfant-témoin devient d'autant plus intéressante dans le contexte des études sur le trauma où l'on assiste à l'émergence d'un nouveau « paysage mémoriel »⁹ marqué par ce que Sébastien Fevry désigne comme « le sujet post-mémoriel »¹⁰ cherchant constamment à réagencer les événements de l'Histoire, à les mettre en scène pour aboutir à une enquête identitaire. Marianne Hirsch introduit la notion de « post-mémoire »¹¹ pour expliquer le rapport établi entre les enfants de deuxième génération avec les traumas vécus par leurs parents et leurs ancêtres, ceux qui s'étaient retrouvés dans un contact direct avec l'Histoire mortifère. Ce rapport biaisé avec l'Histoire, traduit sous la forme de la transmission intergénérationnelle, aboutit à la construction d'un sujet à l'identité rhizomique, étant donné que

⁸ Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, Paris, Seuil, 2023, p. 14.

⁹ Sébastien Fevry, « Au-delà de l'ère du témoin ? Contours d'un sujet post-mémoriel », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 126/2018, mis en ligne le 24 janvier 2022, URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/7293> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.7293>, consulté le 23 janvier 2024.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture after the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012.

cela signifie « être formé, bien qu'indirectement, par des fragments traumatiques d'événements qui défient encore la reconstruction narrative et excèdent la compréhension »¹². Il s'agirait, dans le cas de ce nouvel actant dans le paysage mémoriel, d'une sorte de témoin à second degré par l'intermédiaire duquel la transmission générationnelle se réalise d'une manière dynamique, en brouillant, le plus souvent, les frontières de l'histoire et celles de l'imaginaire. Ce témoin indirect, le « sujet post-mémoriel »¹³ de Sébastien Fevry, va construire sa propre cohérence à travers le réagencement des fragments d'un passé auquel l'accès direct lui est interdit, en comblant les failles de la mémoire familiale grâce à l'intervention de l'imagination.

C'est la tâche que la narratrice du roman *La Propagandiste* assumera : une tâche de mémoire doublement difficile, étant donné qu'il s'agit de cerner la vérité historique camouflée par le jeu de miroirs savamment mis en scène par la propagandiste qui ne cesse de fictionnaliser l'histoire événementielle et celle de sa propre vie et d'identifier et reconstituer les règles de ce jeu avec la Réalité. C'est le véritable devoir de mémoire que la narratrice, celle qui affirme avoir « grandi dans les méandres du mensonge et de la vérité »¹⁴, recevra en héritage de sa mère : « À toi de combler les blancs, donner du sens, lier les événements, au-delà de ce qui a été. C'est ton héritage, la part qui t'échoit, tu n'en auras pas d'autre »¹⁵.

D'ailleurs, cette tâche de l'historienne ne tiendra pas seulement de l'archivage, elle implique également un travail de décryptage, tout en étant constamment doublée par un effort d'interprétation puisque les mots semblent agir comme des outils en opérant des transformations dans le tissu organique de la réalité. Cécile Desprairies le confirmera en présentant sa démarche sous la forme suivante :

¹² Marianne Hirsch, « Postmémoire », traduit de l'anglais par Philippe Mesnard, *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, n° 118, Bruxelles/Paris, Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé, 2014, p. 205.

¹³ Sébastien Fevry, « Au-delà de... », art. cit.

¹⁴ Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, op. cit., p. 131.

¹⁵ *Ibidem*, p. 135.

« C'est comme si j'avais fait de la sémiotique appliquée dès mon plus jeune âge »¹⁶.

Cet impératif d'un véritable décryptage linguistique et référentiel est signalé par les nombreuses recherches centrées sur le fonctionnement de la langue telle qu'elle avait été réinventée et instrumentalisée par le régime nazi. L'historien Saul Friedländer parle du bourreau qui s'approprie la langue, la manipule et finit par inventer une langue nouvelle qui se superpose à celle déjà existante, en la contaminant : « La nazisme a véritablement contaminé la langue »¹⁷, alors qu'Olivier Mannoni décrit ce processus de réassemblage linguistique en termes d'« opération de séduction et d'imprégnation du langage »¹⁸. Cette langue qui fonctionnerait comme un écran de protection, « un jargon qui fait écran aux atrocités »¹⁹, engendrera tout un système de codage et d'euphémismes destiné à dire l'abominable (sous une forme détournée), à apprivoiser l'indicible. Olivier Mannoni envisage ce codage comme un caméléon linguistique actualisant et superposant constamment ses quatre rôles : « séduire, terroriser, modifier le réel, dissimuler la réalité »²⁰.

Ce sera cette fonction de dissimulation de la langue cachant l'abominable derrière le non-dit ou le déjà-dit autrement (comme si le silence plein de sous-entendus suffisait pour vider la réalité de ses

¹⁶ « Cécile Desprairies, auteure de *La Propagandiste*, interviewée par Annie Huet au CRDM de Blois », le 19 octobre 2023, <https://www.youtube.com/watch?v=Ni2W0e1AfEI>.

¹⁷ Ivan Jablonka, « Langue des bourreaux, langue des victimes ; Rencontre avec Saul Friedländer et Pierre-Emmanuel Dauzat », entretien retranscrit par Florence Brigant, <https://lavedesidees.fr/Langue-des-bourreaux-langue-des-victimes>, mis en ligne le 4 avril 2008.

¹⁸ Olivier Mannoni, « Les pièges du langage totalitaire : traduire le nazisme. Petit manuel de survie », *Traduire. Revue française de la traduction*, Dossier *Quand la politique s'en mêle*, n° 240, 2019, Éditeur Société française des traducteurs, mis en ligne le 20 juin 2019, URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1654>, p. 39.

¹⁹ Laura Fontana, « La recherche en langue allemande sur les exécuteurs du crime. Évolution, résultats et limites de la *Täterforschung* », traduit de l'italien par Léa Drouet, *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 206, 2017 /1, Paris, Éditions Mémorial de la Shoah, p. 301.

²⁰ Olivier Mannoni, « Les pièges... », art. cit., p. 38.

atrocités palpables) qui va être exploitée par la famille de la narratrice dans son effort d'inscrire leurs actions dans une mécanique impersonnelle et abstraite des rouages de la machine de guerre : « Quelle occupation, quels prisonniers ? Bien sûr, il n'en était jamais question. Cela faisait partie des non-dits de ma famille, restée persuadée que ce qui est tu n'existe pas. Personne ne voulait parler précisément du passé, si ce n'est dans de vagues généralités souvent contradictoires qui m'intriguaient »²¹, ou encore « Il n'était bien sûr pas fait mention de "génocide" ou de "Shoah", termes que j'appris dans les livres. Ces femmes disaient "la guerre", comme si ce terme générique suffisait à rendre compte des existences particulières »²².

Et quand il leur arrive d'évoquer des épisodes de leur passé collaborationniste, tel que l'épisode du verre d'eau que la grand-mère maternelle refuse de donner au Juif après avoir reçu en échange une montre en or, ce qui frappe c'est l'impassibilité absolue avec laquelle on présente cet épisode glaçant, comme si la banalisation du mal était conditionnée par cet effort d'homogénéiser la réalité :

Les femmes évoquaient la « rafle-du-Vél'-d'Hiv' » sur le mode de la constatation, à la façon d'un épisode météorologique de type caniculaire. « Des juifs ont été amenés là en autobus », disaient-elles. C'était en juillet, il faisait une chaleur étouffante. Il y avait beaucoup de monde, on entendait du brouhaha à travers la verrière. Par un des interstices de l'enceinte, « un juif » avait tendu à ma grand-mère « une montre en or, en échange d'un verre d'eau ». Ma grand-mère avait pris la montre, mais n'avait « pas donné le verre d'eau ». C'était dit sans émotion. Je me demandais si j'avais bien entendu²³.

La propagandiste, Lucie, celle qui est censée créer des affiches et des slogans français, déploie également « un vrai travail d'interprète : produire des propos français à partir de données allemandes »²⁴. Cette interprétation de la réalité implique également la transposition, au niveau discursif, d'une série de stratégies linguistiques propres à l'instrumentalisation de la langue par les Nazis.

²¹ Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, *op. cit.*, p. 21.

²² *Ibidem*, p. 22.

²³ *Ibidem*, p. 27.

²⁴ *Ibidem*, p. 54.

Dans les récits que la petite fille emmagasine dans sa mémoire le langage est lisse, plat, destiné à évacuer le tragique des mots qui évoquent les plaies béantes d'un monde meurtri, parsemé de périphrases qui produisent une sorte de représentations secondes, indirectes, d'un monde qu'ils s'interdisent de nommer :

Autant que possible, le mot « juif » était évité. S'il était lâché, c'était avec un mélange de dégoût et d'intense fascination : « Il est ju-if ! » Tout était dit, mais je me demandais quoi, pensant qu'il s'agissait d'une injure. Ma mère n'employait pas le terme « israélite », mais ceux de « peuple élu » (élu par qui ? pensais-je) ou « assimilé », évoquant l'idée d'une conjuration masquée en l'absence de tout signe distinctif. [...] Les périphrases étaient fréquentes : « C'est un signe de sa judéité » signifiait tout bonnement : « Il a le nez long. » « Elle a le type » ou, plus rarement, « le type sémite » se traduisait par « Elle est juive »²⁵.

Le devoir de mémoire qui revient à la narratrice serait donc conditionné par la possibilité de reconstitution-décryptage de cette langue à la fois étrange et intime, une langue qui aurait une première fonction : celle de dissimulation des horreurs commises, de déréalisation, d'épuration ou même d'esthétisation de la violence. N'oublions pas que, devant la réalité atroce des objets d'art volés ayant appartenu aux Juifs et récupérés par les brocanteurs et les antiquaires de la rue de Téhéran, le clan utilise la langue pour effacer la trace humaine, pour enlever ces couches porteuses d'une histoire personnelle, en les réduisant à leur valence esthétique :

Je n'ai jamais entendu parler autrement de « la rue de Téhéran » qu'en langage codé et j'ignorais ce que cette métonymie recouvrait. En attendant, les affaires étaient prospères. Au moins, Raphaël n'enrobait pas ces meubles d'appellations mirobolantes de style ou d'époque, comme le faisaient ses nièces – ma mère et ma tante –, prétendant ainsi effacer leur provenance. La plupart du temps il disait qu'il ne savait pas ce qu'étaient ces objets. En esthète, il les trouvait beaux, c'était tout, comme si ces biens avaient une existence propre, sans jamais avoir appartenu à quiconque²⁶.

²⁵ *Ibidem*, p. 32-33.

²⁶ *Ibidem*, p. 95.

Dans son effort de répertorier les traits majeurs de la langue nazie, Olivier Mannoni dévoile « son incohérence, son absence d'épine dorsale syntaxique, qui permettent tous les glissements sémantiques et logique »²⁷. En effet, c'est une sorte de glissement ontologique qui semble être déclenché par la manière dont la langue est utilisée afin de dissimuler, mais surtout de modifier la réalité en débouchant sur la production d'une série de réalités alternatives. Ce sera la stratégie employée par Lucie après la Libération et la mort de son premier mari et son grand amour, Friedrich, chercheur en biologie génétique, adepte convaincu de l'idéologie nazie, proposant à Lucie une vision du monde totale et englobante, une vision à laquelle celle-ci adhère corps et âme. Cette adhésion totale (c'est à l'auteure de préciser que « ce sera sa vocation pour le reste de sa vie »²⁸) n'empêchera pas Lucie de changer de camp après la Libération (tout comme Friedrich avait voulu le faire avant sa mort suspecte), de devenir la maîtresse d'un officier américain d'origine juive, de se remarier avec un haut fonctionnaire et de s'installer dans son appartement haussmannien en riche bourgeoise, mère de quatre enfants. Ce serait le parcours des spoliateurs, de ceux qui, ayant profité de la guerre pour s'enrichir, avaient tout fait pour se protéger et pour préserver leur position sociale.

Toutefois, derrière ces changements radicaux dans lesquels elle s'investit (au moins en apparence), sous-tendus par des visions du monde tout à fait contradictoires, Lucie, celle qui « persiste à ignorer le doute »²⁹, décrite par l'auteure comme « nazie un jour, nazie pour toujours »³⁰, comment fait-elle pour que la réalité dans laquelle elle s'installe puisse garder sa cohérence ? Confrontée à cette réalité instable dont les composantes contradictoires se heurtent en menaçant de pulvériser l'intelligibilité de son monde, Lucie utilisera, encore une fois, le langage pour pouvoir s'enraciner dans une sorte de réalité dédoublée. Il s'agit d'un positionnement liminaire, à cheval entre plusieurs mondes possibles : celui façonné par les événements historiques et les autres mondes, ceux fictionnels, constituant autant

²⁷ Olivier Mannoni, « Les pièges... », art. cit., p. 42.

²⁸ Cécile Desprairies, *La Propagandiste*, op. cit., p. 44.

²⁹ *Idem*.

³⁰ *Ibidem*, p. 122.

d’alternatives à la réalité événementielle, des mondes contigus, existant simultanément, aux frontières bien poreuses, étant donné qu’il suffit de changer une lettre ou de déplacer un accent pour que ces réalités s’actualisent, se côtoient, se mélangent, tout en finissant par mettre en question la solidité de la réalité historique : « Tout est possible en changeant une seule lettre, et même parfois en ne changeant rien du tout. La liste est longue. Lucie parle-t-elle de résistants ou de collabos, de juifs ou d’“aryens” ? En quête d’indices, je suis désorientée »³¹. Tout semble devenir possible parce que la réalité, à force d’être réagencée, dévoile sa fluidité.

Par exemple, pour brouiller les pistes et masquer ses possibles rapports avec un personnage tout à fait visible sur la scène de l’Occupation, Philippe Henriot (figure de proue de la collaboration, tué par la Résistance, après la Libération, celui qui, dans le discours de Lucie, est « mort tragiquement »³²), Lucie s’adonne toujours à des stratégies linguistiques. Elle multiplie la prononciation des homonymes, associe indistinctement Henriot, Henri et Herriot (un autre personnage politique, maire de Lyon) car, « à une lettre près, le sens du mot change »³³, ce qui permettra de semer le trouble sémantique et linguistique. D’ailleurs, on retrouvera sur cette liste, qui semble fonctionner comme un jeu avec les règles de la stabilité référentielle, un autre Henriot, le seul à établir un rapport direct avec le clan à travers le mariage et qui serait le grand-oncle énigmatique de la narratrice. La stratégie employée par Lucie est expliquée dans les termes suivants : « Faisant fi du “vrai”, ma mère, qui eût tant souhaité inscrire le propagandiste au tableau de famille, avait joué à loisir sur le succédané, le *als ob*. À défaut du vrai Henriot, le génie du mal, le “père fondateur”, elle dut se contenter du “comme si” »³⁴.

Cette stratégie est synonyme d’un brouillage linguistique, sémantique et finalement ontologique car c’est dans la texture même de la réalité qu’elle finit par semer le trouble – n’oublions pas qu’après avoir superposé les trois noms, ce sera sa sœur même qui hésitera entre le personnage politique et le membre de sa famille :

³¹ *Ibidem*, p. 139.

³² *Ibidem*, p. 137.

³³ *Idem*.

³⁴ *Ibidem*, p. 139.

« Elle fera donc acte de faux et d'usage de faux sa vie durant avec un talent certain, entretenant toutes les confusions, allant même jusqu'à faire croire à sa propre sœur que "le fils Henriot" aimait "faire de la moto", comme le "vrai" »³⁵. Jouer sur le succédané, instituer des mondes possibles et mettre en question la solidité ontologique du monde, d'un monde unique, tout cela est rendu possible grâce à une sorte de greffage linguistique³⁶ synonyme de la technique à travers laquelle on utilise et on transpose en français le *als ob*, le subjonctif 2 tel qu'il est employé en allemand :

Elle me communique ainsi pour ma vie entière le goût de la lecture, le sens d'une histoire, la façon de la raconter et de broder un récit à partir d'une illustration.

Mais il en résulte aussi une étrange dissociation d'avec le réel, car Lucie vit dans un monde imaginaire, le mode conditionnel en réalité, faisant fi des faits et de l'expérience pour faire « comme si » c'était autrement. En germaniste convaincue, elle joue ainsi au jeu du *als ob*, « comme si » en allemand, qui, dans cette langue, génère un mode particulier, intégralement imaginaire, le subjonctif 2. À la différence du subjonctif 1 qui est le mode par lequel, en allemand, on rapporte les paroles d'un tiers, le subjonctif 2 s'emploie après des conjonctions – si, comme si, à moins que ou pour que –, de sorte qu'avec *als ob*, on exprime l'irréel, tout en lui conférant, avec toute la rigueur grammaticale de la langue allemande, une forte crédibilité. Et là où le français emploierait un conditionnel, à la façon du langage des enfants qui se figurent des mondes imaginaires, avec le subjonctif 2 on reste perché dans le délire sans jamais en redescendre.

³⁵ *Idem.*

³⁶ Cette métaphore de la greffe qui traverse en filigrane le roman de Cécile Desprairies est utilisée pour expliquer le processus de court-circuitage linguistique, culturel et même ontologique qui rend possible l'émergence de ce personnage hybride qu'est la collaboracionniste : « Une technique sans intrusion. On enlève une languette d'écorce sur le greffon et le porte-greffe. On applique les deux plaies l'une en face de l'autre en les faisant bien coïncider, puis on ligature la greffe et on la recouvre de mastic. C'est la greffe allemande. Une "personne-relais" était chargée d'enseigner la nouvelle méthode dans son verger. C'est aussi ça, la collaboration. On s'approche, le plus près possible, on relaie, et cela fait beaucoup d'enfants », *ibidem*, p. 136.

Dans les faits, Lucie transpose l'irréalité dans un français qu'elle construit. Elle dit à ses petits : Ce serait comme ci. On ferait comme ça. On penserait comme ci. On dirait que Friedrich a dit cela...³⁷.

Ce sont les réalités fuyantes et multiples instituées par « le *als ob* » qui permettront à Lucie de faire semblant que c'est Friedrich le père de ses enfants et non pas son second mari, de s'inventer une biographie fictive, aux origines napolitaines et de prétendre simultanément d'avoir du sang allemand, ou d'utiliser la langue pour opérer des glissements sémantiques destinés à créer des alternatives à la réalité historique constamment défiée. Dans ce contexte, remplacer « collaboration » par « travailler avec »³⁸, « aryen » par « celte »³⁹, « naziste » par « fasci »⁴⁰, c'est-à-dire, selon sa propre formule, « celui qui porte le faisceau »⁴¹, toutes ces stratégies linguistiques ont un rôle bien précis : permettre à Lucie de s'infiltrer dans les interstices des réalités qu'elle vient de créer à travers la fonction performative du langage. Cette participation simultanée à plusieurs mondes possibles (et, le plus souvent, contradictoires), cette perméabilité de la réalité et de ses fictions placées dans un rapport de contiguïté, tout cela placera le monde de Lucie sous le signe d'une fluidité foncière. Ce sera la condition essentielle pour que Lucie puisse investir sa réalité de cohérence : « Ainsi, le monde est cohérent et la douleur de Lucie supportable par tous »⁴².

Pour remplir son devoir de mémoire, la narratrice devra explorer les plis de l'Histoire et de la fiction afin de pouvoir découvrir ce qui se trouve sous le vernis des mots employés par Lucie comme des réceptacles d'une réalité seconde :

Ma mère reste obsédée par la collaboration. Ambassadrice sans interlocuteur d'une cause perdue ; impératrice sans empire, *Gauleitric*e sans district, elle était pourtant faite pour la Lotharingie. Il fallait comprendre toutes ses figures de rhétorique, utilisées

³⁷ *Ibidem*, p. 131-132, souligné dans le texte.

³⁸ *Ibidem*, p. 125.

³⁹ *Idem*.

⁴⁰ *Idem*.

⁴¹ *Idem*.

⁴² *Ibidem*, p. 133.

intuitivement : analogie, transposition, métaphore, déplacement, syllepse, métonymie, synecdoque.

Mais elle « en » parlait. Tout le temps. Elle ne parlait même que de cela.

Tout en n'« en » parlant jamais.

Heureusement, il y avait le *als ob*⁴³.

Bibliographie

Desprairies, Cécile, *La Propagandiste*, Paris, Seuil, 2023.

Arendt, Hannah, *Eichmann in Jerusalem : A report on the banality of evil*, New York, Viking Press, 1963.

Cotea, Lidia ; Stănică, Mihaela ; Florescu, Fabiana, « La littérature mise en échec(s). La Liste Goncourt – le Choix de l'Université de Bucarest 2023 », *RCSDLLF*, 12/2023, éd. Lidia Cotea, Marina-Oltea Păunescu, Bucarest, Editura Universităţii din Bucureşti-Bucharest University Press, 2023, p. 95-104.

Desprairies, Cécile ; Huet, Annie, « Cécile Desprairies, auteure de *La Propagandiste*, interviewée par Annie Huet au CRDM de Blois », le 19 octobre 2023, entretien avec Cécile Desprairies publié en ligne à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=Ni2W0e1AfEI>.

Fevry, Sébastien, « Au-delà de l'ère du témoin ? Contours d'un sujet post-mémoriel », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, n° 126/2018, p. 92-103, texte mis en ligne le 24 janvier 2022 à l'adresse <http://journals.openedition.org/temoigner/7293>, DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.7293>.

Fontana, Laura, « La recherche en langue allemande sur les exécuteurs du crime. Évolution, résultats et limites de la *Täterforschung* », traduit de l'italien par Léa Drouet, *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 206, 2017/1, Paris, Éditions Mémorial de la Shoah, p. 287-318.

Hirsch, Marianne, « Postmémorial », traduit de l'anglais par Philippe Mesnard, *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, n° 118, « Au nom des victimes », Bruxelles/Paris, Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz/ Éditions Kimé, 2014, p. 205-206.

Hirsch, Marianne, *The Generation of Postmemory : Writing and Visual Culture after the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012.

⁴³ *Ibidem*, p. 151, souligné dans le texte.

- Jablonka, Ivan, « Langue des bourreaux, langue des victimes. Rencontre avec Saul Friedländer et Pierre-Emmanuel Dauzat », le 4 avril 2008, entretien retranscrit par Florence Brigant et publié en ligne dans *La Vie des idées*, Institut du Monde Contemporain (Collège de France), à l'adresse <https://laviedesidees.fr/Langue-des-bourreaux-langue-des-victimes>.
- Laval, Guy, *Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire*, Paris, P.U.F., 2002.
- Mannoni, Olivier, « Les pièges du langage totalitaire : traduire le nazisme. Petit manuel de survie », *Traduire. Revue française de la traduction*, n° 240, dossier « Quand la politique s'en mêle », Éditeur Société française des traducteurs, 2019, p. 36-44, <http://journals.openedition.org/traduire/1654>.
- Mémorial de Caen, « Conférence *La Propagandiste*. Rencontre avec Cécile Desprairies », le 28 septembre 2023, rencontre avec Cécile Desprairies publiée en ligne à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=jBgEupxqeXc&t=439s>.